

PER

0-54

EX-2

15

# L'OISEAU BLEU

Pour que nos enfants soient heureux, il leur faut absolument l'Oiseau Bleu.  
Maurice MAETERLINK.

Revue mensuelle illustrée pour la Jeunesse  
Publiée par la SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE  
DE MONTREAL  
Téléphone : PLATEAU 3768.

Abonnement annuel : Canada, 75 sous  
Union Postale : \$1.00

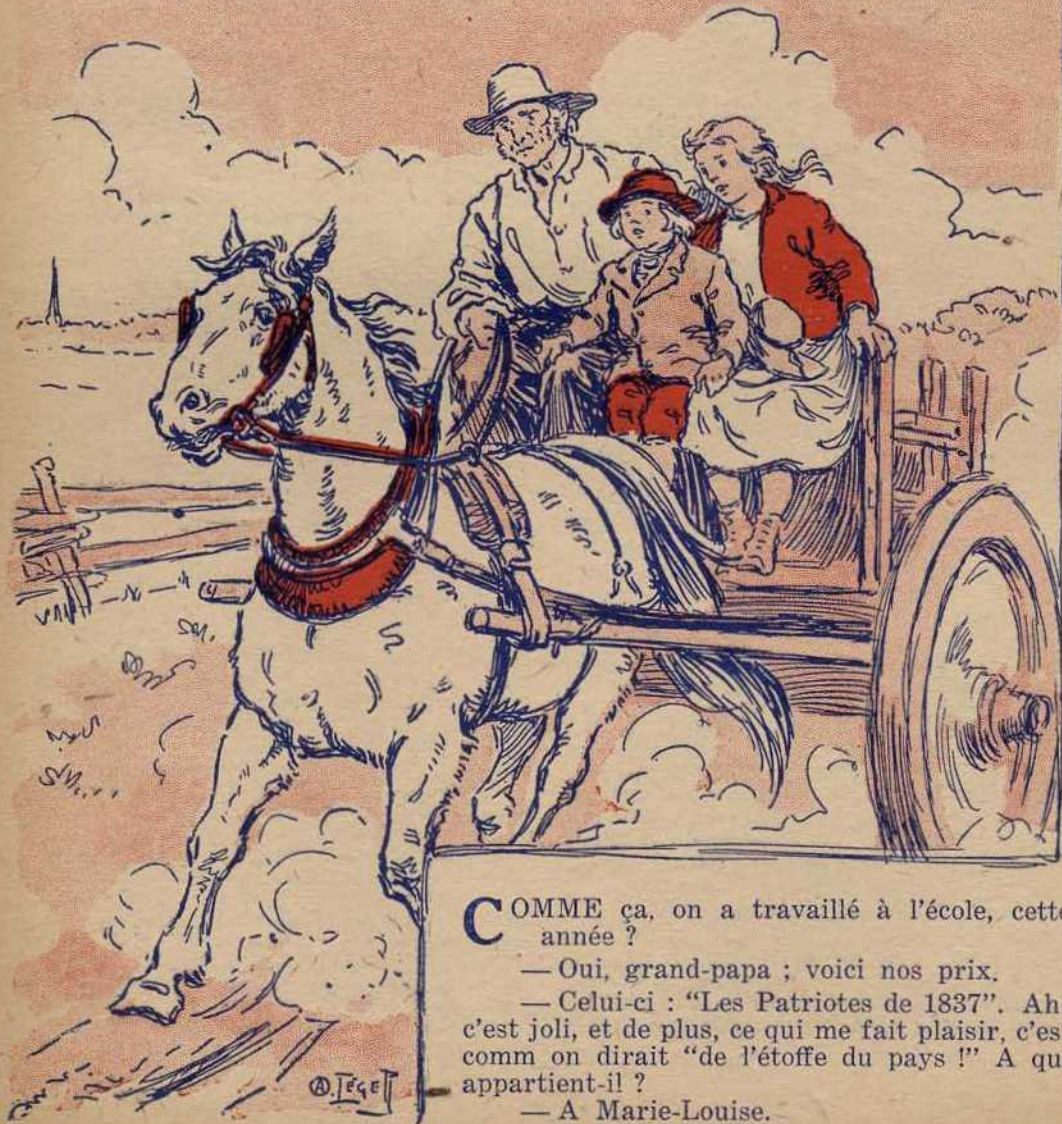
Rédaction, administration et publicité :  
296, RUE SAINT-LAURENT MONTREAL.

Vol. II — No 8.

MONTREAL, AOUT 1922

Le numéro : 5 sous

## Vacances de 1880



**C**OMME ça, on a travaillé à l'école, cette année ?

— Oui, grand-papa ; voici nos prix.

— Celui-ci : "Les Patriotes de 1837". Ah ! c'est joli, et de plus, ce qui me fait plaisir, c'est comm on dirait "de l'étoffe du pays !" A qui appartient-il ?

— A Marie-Louise.

— Bien, ma petite fille, continue, travaille toujours avec application ; le bon Dieu te bénira.

Celui-là : "Une de perdue et deux de retrouvés", encore quelque chose de chez nous ! A qui ?

— A moi, grand-papa.

— Mais, c'est bien, mon petit garçon ! pas aussi gros ni aussi joli que celui de la petite fille ! mais on est plus jeune, n'est-ce pas ? Ça viendra.

— Oui, grand-papa.

— Comme je suis content de vous et que vous êtes de bons enfants, je vais vous emmener à Salvail passer une partie de vos vacances.

— Merci, grand-papa, merci ! Quand partirez-vous ?

— "Betôt", quand le soleil sera sur son déclin.

Nous prenons vite nos dernières dispositions ; le cheval n'est pas encore attelé, que déjà nous voilà installés dans la voiture. La maman fait force recommandations : sagesse, obéissance, prières du matin et du soir, bonne tenue, etc., et nous quittons Saint-Hyacinthe. Deux heures de voiture ! Quoi de plus intéressant ? Tout d'abord, il faut traverser la voie ferrée ; le cœur bat plus vite : "Si un train arrivait !" mais non ! On respire plus librement. Puis voilà une haute croix couronnée d'un coq.

— Pourquoi le coq, grand-papa ?

— Pour nous rappeler le grand saint Pierre.

— Oui, continue Marie-Louise, tous les matins, au chant du coq, il se levait et il pleurait ; la sœur l'Enfant-Jésus nous a dit au catéchisme que ses larmes avaient creusé deux sillons sur ses joues.

— Et puis, elle nous a dit aussi, qu'il était mort sur la croix, la tête en bas.

— Ce devait être bien souffrant, n'est-ce pas, grand-papa ? Moi, j'aurais mieux aimé mourir la tête en haut.

En ce moment nous entrons dans le mystérieux du grand bois. S'il y avait des brigands ! Brrr ! Mais il n'y a rien à craindre avec grand-papa.

Maintenant les yeux recherchent avidement le clocher recouvert en fer blanc, surmonté de la croix noire, du coq doré et de la tige de paratonnerre. Tiens, là-bas, le clocher de La Présentation ! je l'ai vu le premier.

— Je crois l'avoir aperçu en même temps que toi, reprend Marie-Louise.

— N'importe ! en tout cas, le clocher est là ; j'ai hâte d'entendre la cloche.

Quelques minutes après : Ding, ding, don... Ding, ding, don... L'angélus, dit grand-papa ; il enlève sa coiffure, retire sa pipe et récite pieusement : "L'Ange du Seigneur annonce à Marie ! Ensemble nous reprenons : "Et elle conçut par l'opération du Saint-Esprit". — Et l'angélus continue tandis que, par delà les hautes futaies, l'horizon s'empourpre. "Le soleil se couche, les enfants, habillez-vous comme il faut," recommande grand-papa. Oh ! la bonne odeur des bois qui s'endorment ! Et à l'orée de la forêt, l'arôme exquis des champs de sarrasin ! les narines se dilatent, les poumons se gonflent.

— Ça sent bon par ici, grand-papa !

— C'est la grande nature du bon Dieu, mes enfants ; c'est la bonne terre qui nous nourrit, à laquelle il faut s'attacher de toutes nos forces ; on l'abandonne trop facilement aujourd'hui, parce qu'on ne la connaît pas ; l'habitant, c'est

un petit roi ! combien vont prendre des métiers de misère, dans les villes...

Enfin nous tournons le coin, et voilà le rang de Salvail. Quelques minutes encore et nous franchissons le pont de la décharge qui conduit à la maison de grand-papa. Grand-maman est là.

— Bonsoir, grand-maman !

— Bonsoir, mes chérubins ! Vous n'êtes pas trop fatigués ?

— Non, merci, grand-maman.

Oncle Toussaint nous prend dans ses bras, et, hop-là, nous dépose sur le balcon. On nous embrasse à qui mieux mieux.

— Grand-maman, nous venons passer nos vacances avec vous !

— Ça me fait plaisir, mes petits enfants.

— Nous serons bien sages, reprend Marie-Louise ! et vous nous conterez encore de petites histoires de saints.

— Oui ! mais il faut me faire une promesse !

— Laquelle, grand-maman ?

— Dire quelques Ave pour moi.

— Ah, oui, certain !

— Laquelle nous conterez-vous ?

— Celle de saint Edmond ?

— Est-ce qu'il était homme ou bien enfant ?

— Il était enfant comme vous.

— Oh ! nous avons hâte de l'entendre raconter.

— Pas ce soir ; nous allons prendre le souper n'est-ce pas ?

— Oui, oui, grand-maman ; la voiture nous a pas mal "sabotés" : nous allons manger avec appétit.

Sur la table, du bon lait caillé, de la crème, du sucre du pays et des framboises bien mûres ! c'est délicieux ! Quelque temps après le souper, réunion de toute la famille pour la prière du soir, les litanies de la Très Sainte Vierge et le chapelet pour les âmes ; puis nous montons dans les chambres, où nous dormons à poings fermés, comme on sait dormir à cet âge et à la campagne.

Le lendemain matin, à notre réveil, il faisait grand jour. Une courte prière et, vite en bas, car oncle Toussaint va porter le lait à la fromagerie ; il ne faut pas manquer cela. Tout le monde est à l'ouvrage : on "tire" les vaches.

— Bonjour, mon oncle !

— Bonjour, petit ; on a bien dormi ?

— Tout d'un somme ; c'est le soleil qui m'a réveillé ; vous m'ennuiez à la fromagerie, n'est-ce pas ?

— Ah oui ! il faut s'habiller comme il faut, car l'air est frais ici ; ce n'est pas comme à Maska'.

— Ça ne sera pas long.

Après un rapide déjeuner, oncle Toussaint, attelle Rougeaud sur la voiture à brancard, puis il charge deux immenses bidons remplis de lait, fruit de la traite du soir et de celle du matin, et "Marche, Rougeaud".

— Passez-moi les guides, mon oncle.

— Tout à l'heure, quand nous aurons pris les deux bidons du voisin Michon.

— Arrêtez-vous encore ailleurs ?

— Oui, chez Chappdelaine, le troisième voisin.

— Pourquoi ça, mon oncle ?

— C'est afin de partager la besogne ; de cette façon nous n'avons qu'à faire deux voyages par semaine.

— Comme ça, demain c'est au tour de Monsieur Michon, et après-demain, à Monsieur Chappdelaine.

(1.) Non souvent donné à Saint-Hyacinthe.

— Parfait, mon jeune ; tu vois à la campagne, entre voisins, on sait s'aider. Tiens, prends les guides, que j'allume.

— Oh ! pour un jeune citadin, quelle aubaine, mener Rougeaud. C'est un bon cheval qui tire franc ; mais il a un défaut : si—on lui donne un petit coup, même avec les guides, il a la manie de ruer d'une "patte" ; c'est amusant ; il va sans dire que l'expérience est répétée plusieurs fois.

Nous voici à la fromagerie. Imaginez une longue bâtisse en bois, qui ressemble un peu à une église de moyenne dimension. Comme portique un petit balcon assez élevé formant un saillie. Plusieurs voitures analogues à la nôtre stationnent là, il faut attendre. Voici notre tour, "Marche, Rougeaud". Arrivé au petit balcon, il y a arrêté. Oncle Toussaint, avec l'aide d'un fromager préposé à la pesée du lait, verse dans un grand récipient les deux premiers bidons ; le fromager inscrit sur un carnet le nombre de livres, puis tire une manette, et le lait se précipite dans un grand bassin rectangulaire : "la mer blanche". Même opération avec les autres bidons ; puis il faut aller prendre du "petit lait" pour les jeunes animaux.

— Laissez-moi pomper seul, mon oncle.

— Allons, pompé mon vieux... mais ça ne marche pas vite.

— Oui, à deux, ça ira mieux. Quand tout est fini, en route pour la maison.

Après dîner, départ en voiture pour les champs. C'est le temps des framboises. L'oncle Toussaint fabrique deux gentils "casqueaux" avec de l'écorce de bouleau. Il faudra les remplir avant de rentrer à la maison. Le soir, on nous hisse sur un voyage de foin et, en chantant, nous nous rendons à la grange ; là, nous foulons le foin sur la "tasserie", et pendant que les hommes font le "train" nous nous rendons à la maison. Grand'maman reçoit avec plaisir notre cadeau de framboises ; en retour elle nous raconte l'histoire promise.

Saint Edmond, mes petits enfants, naquit en Angleterre.

— C'est loin cela, grand'maman ?

— Très loin, mes chéris, il faut prendre un gros bateau et voyager pendant dix jours.

— C'est bien à l'autre bout du monde ?...

— Presque.

— Nous n'y irons pas, Marie-Louise, hein ! nous resterons avec grand'maman.

La maman du jeune Edmond était très pieuse. Elle accoutumait ses enfants à faire des sacrifices. Le vendredi, Edmond jeûnait au pain et à l'eau.

— Ce devait être dur, ne pas avoir de beurre sur son pain.

Oui, c'était dur, mais le bon Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité ; vous le verrez tout à l'heure. Notre jeune saint se servait souvent de petits instruments de pénitence. Quand il avait des chagrins, il allait prier au pied de la statue de Marie, qu'il appelait sa souveraine, sa gardienne et sa mère ; toujours il partait consolé. Il va sans dire qu'il aimait Jésus de tout son cœur et qu'il pensait souvent à lui. Jésus, de son côté, aimait beaucoup Edmond. Voici ce qui arriva un jour. Edmond était allé se promener à la campagne avec de petits camarades. Comme ils s'amusaient, il arriva que l'un d'entre eux se mit en colère et dit des paroles déplacées.

Aussitôt Edmond s'éloigna de ses compagnons et rencontra un bel enfant. "Je vous salue, mon cher Edmond," lui dit-il ; et comme notre jeune saint ne répondait pas, le joli enfant ajouta : "Est-ce que vous ne me connaissez pas ?"

— Non, dit Edmond étonné ; vous devez vous tromper et me prendre pour un autre.

— Comment ? Mais c'est moi qui suis toujours à côté de vous à l'école, et je vous accompagne partout où vous allez. Regardez plutôt mon nom sur mon visage.

Edmond leva les yeux et lut ces mots sur le front de l'enfant : "Jésus de Nazareth, roi des Juifs", écrits en caractères éclatants : "Voilà mon nom, gravez-le dans votre cœur, ajouta l'Enfant divin ; imprimez-le la nuit sur votre front, il vous préservera de la mort subite, ainsi que tous ceux qui feront de même". Il disparut, laissant le saint écolier tout embaumé de cette délicieuse visite.

N'est-ce pas joli, ça, mes petits enfants ?

— Oui, grand'maman, c'est très beau ; mais que faut-il faire pour graver cela dans le cœur et sur le front ?

— Oh ! c'est bien simple ! faites une petite croix avec votre pouce, sur le front et dites en même temps : "Jésus de Nazareth, roi des Juifs ! Ayez pitié de moi."

— Et sur son cœur, on fait la même chose ?

— Exactement.

— C'est bien facile, grand'maman, nous le ferons tous les soirs avant de nous coucher, afin que l'Enfant Jésus nous protège.

Et voilà comment se passaient nos belles journées de vacances. Ce n'est pas tout à fait ce que l'on rêve aujourd'hui. Y a-t-on gagné pour l'esprit et pour le cœur ?

(1.) Faire le train signifie soigner les animaux.

Elie de SALVAIL.

## LA DICTÉE PRÉCIEUSE

Il y a quelque trente ans, il circulait dans les milieux sinon littéraires, du moins grammaticaux de Paris une dictée toute hérissée d'embuches, et dont voici le texte :

Il y a quelque vingt ans, mon cher Hippolyte, nous pagayions sur ce ruisseau méditerranéen tandis que des scarabées faisaient bruires leurs jolis élytres sur les lauriers-thyrses et les lauriers-sauce, d'où tombaient des pétales amarante et fanés. Une foule de dames patronnesses marmottaient et marmonnaient au débarcadère, sous le patronage d'un pâtissier caduc. Là croissaient nos acacias, nos zinzolines fleurs de lis, nos chrysanthèmes poivrés ; quatre-vingts buffles et trois cents sarigues ballaient et bringueballaient dans le pacage où étaient aussi parqués quatre-vingt-douze chevaux rouans.

On nous offrit une omelette, quelques couples d'oeufs qu'Hyacinthe nous avait procurés en mil neuf cent neuf ; des entrecôtes pourris, et des sandwiches arrosés de malvoisie parfumé. Enfin, nous revînmes à Chalon-sur-Saône. Nous retrouvâmes nos chambres, aux plinthes bleu de roi ; nos bérlys et nos agates, et nos bibelots de marqueterie et de tableterie. Il nous semble être partis depuis l'an mille. Malgré les praticiens homéopathes allopathes, nous retrouvâmes, et à quel période, toi, ton entérite, et moi mon emphyème.

## JOIES ET TRISTESSES

Ah ! cette pluie qui survenait en un jour de fête comme une broche de parapluie plantée dans le bon œil d'un borgne, nous en avions pourtant soupiré à maintes reprises. Elle arrivait, nous barrant la route quand nous partions pour une ravissante journée de liberté et de lumière, loin des pratiques coutumières, loin des tracasseries, des formalités mondaines et des compliments de surface. Nous allions au bois.

Nous y fûmes quand même... Tout à coup, le soleil parut, donnant au ciel l'aspect d'un visage en larme, troué d'un sourire, et à la nature, le brusque sursaut d'un chasseur surpris sur sa couche par l'heure du midi : les arbres secouaient leurs chevelures dont ruisselaient de petites boules roulant vers le sol, où l'herbe les guettaient pour s'en façonner des bonnets et des joyaux.

Les oiseteaux sur le rebord des nids essayaient des petites cantilènes très douces, et, malgré leur désir de bien faire, ils les modulaient comme des cris de souris en détresse.

Les parents, sortis en hâte, reviennent le bec entr'ouvert, la gorge pleine d'amandes de blé ramassées un peu partout, au hasard de leurs courses. C'est l'heure de la dinette : aussitôt trois, quatre têtes se dressent sur leurs longs cous... A l'un, à l'autre... au troisième... à la maman, qui, à son tour, commence une redistribution abondante... Les petits, repus, goûtent maintenant le sommeil que procure un estomac bien rempli ; le père conte à sa compagne les incidents du voyage : un peu d'enfants sur son passage. en raison de la pluie récente, peu de chansons dans les airs, le ruisseau voit ses eaux gonflées... ce qui le force à un surcroît de travail... Lui a les pieds mouillés... Et sa chère femme est-elle mieux de son rhume?... "Dors bien, chérie".

Elle pose ses pattes de chaque côté de la couvée, allonge son bec sur le bord de la demeure aérienne ; sentinelle à son foyer, elle ne peut dormir qu'en cette pose, et l'œil mi-ouvert sur les possibilités de visiteurs... Lui ne babille plus, mais le feuillage se fait doucement éventail, et berceuse... La cigale chante à mi-voix ; le ver allonge le cou.

Allons, pêcheur à la ligne !... Le poisson passera par bandes, cherchant les friandises de son *five o'clock*... Sers-les lui...

Et c'est cela un retour de soleil par un jour d'averse : un regain de joie greffé sur un fagot de tristesse, de peu de gaieté intérieure mêlée de vraie douleur...

AMELINE.

## L'ENGAGEMENT D'HONNEUR des ECOIERS

Je ne détruirai aucun arbre, aucun massif de fleurs. — Je promets de ne pas cracher sur le parquet d'un tramway, dans les salles de l'école ou dans tout autre bâtiment public, ni sur les trottoirs. — Je m'engage à n'endommager aucun grillage ou aucun édifice. — Je ne jeterai jamais du papier ou des débris dans les lieux publics. — J'emploierai toujours un langage courtois. — Je protégerai les oiseaux. — Je protégerai la propriété des autres au même titre que je désirerais qu'on protégât la mienne. — Je promets d'être un citoyen sincère et loyal.

## LECON D'ENERGIE

Tu me dis, ma chère Guiton, que quand tu seras grande tu dessineras comme moi, que tu feras des tableaux et que tu gagneras ta vie en les vendant.

C'est beau tout cela et j'avoue qu'à ton âge j'en disais autant. Quand on est jeune on parle à tort et à travers, mais sans réflexion. Sais-tu qu'il faut beaucoup de travail, beaucoup de patience et encore plus d'énergie pour arriver à faire un peintre médiocre et qu'il n'est donné qu'à bien peu d'atteindre à la perfection ?

Il est vrai que certaines femmes ont acquis dans la peinture une réputation enviable, quelques-unes même ont eu presque du génie : La Rosalba, Rosa Bonheur, Madame Vigée-Lebrun ont laissé dans l'histoire des arts une réputation brillante, que la postérité justifiera sans doute, mais tout cela au prix de quels sacrifices !

Ecoute plutôt l'histoire de Madame Vigée-Lebrun. Elle n'est guère encourageante et pour quelques succès, d'avantages, que de misères, cette malheureuse artiste a dû endurer ?

Elle était la fille d'un artiste peu connu et elle apprit à dessiner avant même de savoir écrire. A dix-huit ans, elle peignait joliment bien et gagnait en partie la vie d'une famille dont elle était l'aînée, son père étant mort lorsqu'elle était encore en bas âge. Plus tard, elle se maria avec un monsieur Lebrun et fut très malheureuse en ménage. Ce fut toujours elle qui dut subvenir aux besoins de sa famille. Plus tard, la jalousie de ses confrères lui causa beaucoup de chagrins et dans une malheureuse circonstance sa réputation fut même compromise. Durant la Révolution elle dut quitter la France, car on la savait attachée à la famille royale, dont elle avait fait en partie les portraits. Enfin, presque abandonnée de son unique fille, pour laquelle elle s'était sacrifiée, elle mourut par la suite, pour ainsi dire délaissée, après avoir eu cependant quelques succès passagers, qui, bien loin de la dédommager, lui rendirent l'existence encore plus pénible.

Voilà, chère Guiton, en quelques lignes, l'histoire d'une artiste. Tu vois qu'elle n'est guère encourageante. Je pourrais t'en conter d'autres qui ne valent pas mieux. La moindre petite bourgeoise a été plus heureuse au coin de son feu, que toutes ces femmes dont le nom est resté, c'est vrai, mais au prix de combien de sacrifices !

Certes je ne veux pas te décourager et j'admire ton ambition, cependant, si tu n'es pas trempée comme l'acier, si tu ne te sens pas le feu sacré, un courage-inébranlable, choisis-toi une condition moindre, plus facile à conquérir et surtout plus aisée à conserver.

Souviens-toi, dans le cours de la vie, que, comme le disait un poète ancien, le vrai bonheur consiste dans la médiocrité, et qu'il est à la portée de tous.

F.-J. LAMBERET.





(Suite)

XVII

*Charlot s'échappe*

Depuis la visite au roi, Charlot se sent d'une faiblesse extrême. La tension des nerfs a été trop forte pour son organisme déjà miné par l'ennui, l'humiliation et le chagrin. Avec la permission d'Iouantchou, il se tient enfermé dans sa chambre. Le capitaine huron le quitte, chaque matin, le regard menaçant. Cette réclusion ne lui va guère. Le petit français lui est utile pour traduire les gestes, les attitudes, ou les paroles des parisiens. Et puis, l'on glisse à Charlot qui a le don de plaire à tous, divers objets, des pièces de monnaie dont il s'empare aussitôt. Il perd, par l'absence de l'enfant, des gains qui enchantent son avarice. Le colère gronde et monte en lui. Il n'ose cependant rien dire, car Iouantchou veille, fidèle à sa promesse de protéger Charlot.

Un soir, les sauvages, réunis dans la chambre du capitaine huron, s'entretiennent d'une excursion qui les retiendra deux jours éloignés de Paris. Le capitaine huron insiste pour que, cette fois, Charlot les suive. Habilement, il démontre qu'il serait dangereux de le laisser longtemps seul avec des compatriotes. Volontairement ou involontairement, leur supercherie à l'égard de l'enfant pourrait être découverte. Et alors, il leur en coûterait cher, à Iouantchou fils surtout. N'est-il pas reconnu par tous, comme le chef ? Iouantchou, assis au fond de la pièce, silencieux à son ordinaire, tressaille et se redresse. Les paroles sournaises, adroites et jusqu'à un certain point justes et sensées du capitaine huron blessent son cœur et troublent son esprit. Il se lève, se penche vers Charlot, à demi couché sur une natte de jonc.

**IOUANTCHOU FILS.**—Mon jeune frère a-t-il entendu ? Que dit-il ? Peut-il se joindre à nous, demain ? Qu'il réponde sans crainte. J'ai foi en lui. Il ne trompera pas celui qui ne lui veut que du bien.

**CHARLOT** (les larmes montent à ses yeux).—O Iouantchou, bon Iouantchou, comme je le voudrais. Mais je ne pourrai marcher si longtemps.

**LE CAPITAINE HURON** (ricanant).—Crois-moi, Iouantchou, quelques bons coups réussiraient mieux que tes paroles. (Riant très fort). Ah ! Ah ! Ah ! que la faiblesse de ton âme nous amuse, Iouantchou, et que le petit chien de visage pâle, très madré, la devine et en abuse, Ah ! Ah ! Ah !

**CHARLOT** (joignant les mains).—Non, non, Iouantchou, je ne te trompe pas, car, tu le sais, je t'aime. Est-ce que tu ne connais pas maintenant le cœur de Charlot ?

**IOUANTCHOU FILS.** (les dents serrées et s'avancant tout près du capitaine huron).—Te tairas-tu, Sagamo, te tairas-tu ! Comme la vipère tu rampes, puis mords ceux qui t'entourent.

Mais le coup a porté. Iouantchou se retire dans un coin, se renfrogne, ne regardant plus Charlot, et pétulant avec force. Le capitaine huron, maître du terrain commande à l'enfant de faire ses préparatifs. "Nul ne restera en arrière, demain, prononce-t-il, son poing vigoureux sur la table".

Au petit jour, l'on se met en route. Afin de ne pas causer de nouveaux ennuis à Iouantchou qui, sans un regard vers lui, l'a pourtant déchargé de son lourd paquet, Charlot s'efforce de suivre bravement les autres. Après une demi-heure de marche, le vertige s'empare de lui, le rejette tantôt à droite, tantôt à gauche. Enfin, pris de faiblesse, avec un cri, il s'abat aux pieds du Capitaine huron.

Furieux, celui-ci lève son bâton. Mais sans un mot, Iouantchou s'élançait et prévient son geste. Le reculant du poing, les yeux enflammés, il hisse Charlot évanoui sur son dos, et fait signe à tous de demeurer là. Au pas de course, il retourne à l'auberge, dépose Charlot sur son lit, et dès qu'il ouvre les yeux, lui présente de l'eau en lui disant la voix contrite.

**IOUANTCHOU FILS.**—Mon jeune frère a du courage, mais peu de forces. C'est comme il l'a dit, hier. Nous l'avons tous reconnu. Qu'il demeure ici, bien en paix. Mais (et le sauvage baisse les yeux) je vais l'enfermer. Il ne faut pas qu'on lui parle, ni qu'il parle. Les provisions sont dans l'armoire. Que mon frère s'en nourrisse dès qu'il le pourra. Il n'a pas la fièvre.

Charlot le regarde doucement. Ses grands yeux, un peu éteints, s'efforcent d'être reconnaissants. Péniblement, il se soulève et saisit la main brune d'Iouantchou. Il la presse contre sa joue, balbutiant : " Merci, Iouantchou, tu es bon ! "

Le Sauvage, la figure impassible, pousse un ho ! ho ! très rauque et se dirige vers la porte. Il hésite, la clef à la main. Puis, sans se retourner, remet celle-ci dans sa poche. Au lieu d'exécuter sa menace de tirer les verrous, Iouantchou témoigne encore une fois de sa confiance envers l'enfant.

Une heure plus tard, Charlot, un peu remis, s'approche de la fenêtre. Pensivement, il exa-

mine sa blouse bleue à larges boutons vient de quitter. Il hoche la tête. Non, vraiment, il ne lui est plus possible de la remettre. Ce n'est qu'un lambeau devenu trop étroit et qui l'étouffe. Mais aura-t-il le coeur de jeter ce vêtement chéri au rebut ? L'enfant soupire. Que de doux souvenirs demeurent attachés à sa petite blouse ! N'est-ce pas Perrine qui, la dernière, la lui a mise au matin de son enlèvement ? Que de recommandations lui avait faites, à ce moment, la sérieuse petite soeur !

Il se les rappelle. Il ne fallait pas la déchirer la tacher, ni surtout, oh ! surtout, ne pas perdre un seul des nombreux boutons dont elle était ornée.

faction, il lui arracherait les menues choses et les lancerait au loin.

Un moment, Charlot retient dans sa main le dernier bouton. Il le retourne en tous sens. Qu'il est pesant, dur, solidement bourré d'étoffe ! Qui donc a fait cet excellent travail ? Sa mère, jadis ? Peut-être. Rien d'étonnant à ce que Perrine en ait pris un tel soin. Ah ! Qu'est-ce donc que ce petit point jaune reluisant, ici, à gauche ? Avec son ongle, l'enfant fait une échancrure dans l'étoffe. Encore une autre, plus large. Et alors, quelle merveilleuse surprise devient la sienne ! Ses yeux, s'ouvrent énormes, la sueur couvre son front. Pris d'éblouissement, il se renverse sur sa chaise. Hé ! ce qu'il presse si fort dans sa



*Un moment Charlot tient dans sa main le dernier bouton*

Charlot sourit. Il compte de nouveau les boutons. Douze. Pas un seul ne manque. Il y a veillé. Qu'elle serait heureuse Perrine de le savoir ! Mais... et les yeux de Charlot s'animent un peu, pourquoi ne pas tenter de rapporter, au moins ces babioles, au Canada ? Oui, oui, c'est cela. Quelle bonne pensée il vient d'avoir ! A l'oeuvre ! Un à un, Charlot enlève les boutons et les glisse dans son ceinturon de cuir. De la sorte, ils sont invisibles. Il ne faut pas que le Capitaine huron se doute de ce petit projet en l'honneur de Perrine. Avec quelle satis-

main, ce n'est plus l'humble bouton de tantôt, c'est une belle pièce d'or toute neuve, qui étincelle et rit au soleil.

De l'or ! Le grand rêve de Charlot ! De l'or !! Le symbole de sa délivrance ! Là ! Est-ce bien vrai ? Et, sans doute, les autres boutons sont fabriqués du même métal. Dominant sa faiblesse, se raidissant, l'enfant, les doigts tremblants, découvre les onze autres boutons ! Il regarde. Devant lui, ô bonheur suprême, une petite pile d'or s'est amassée.

Longtemps, les yeux mi-clos, la tête appuyée

au dossier de sa chaise, il contemple son trésor. Se peut-il qu'il en soit le maître, qu'il en dispose-ra à son gré ? Cela tient du miracle. D'où vient-il, mais d'où vient-il donc cet or précieux ? Qui l'a très habilement ainsi caché aux yeux de tous ? Et quelle heureuse inspiration il a eu tout à l'heure de rapporter ces boutons à Perrine. Perrine, sa Perrine est-ce qu'elle connaît, cette richesse secrète ? Quel plaisir il aura, plus tard, à lui narrer cet incident étrange et sauveur. Charlot se met à genoux et remercie Madame la Vierge qui sûrement l'a guidé en tout ceci. Puis, il se remet au lit. Il est fatigué, énérvé, par l'excès même de sa joie. Il ne dort pas, non, trop de pensées, de projets, s'entrechoquent dans sa tête. Que va-t-il faire ? Fuir ? Certes, oui. Mais de quelle façon procédera-t-il afin de ne pas ennuyer personne, le bon Iouantchou surtout ? Cela, il ne le souffrirait à aucun prix, et s'il lui fallait revenir de l'autre bout de la France pour le défendre, il le ferait avec joie. Le sommeil le prend enfin.

Lorsqu'il s'éveille, il fait de nouveau grand jour... Vivement, il se frotte les yeux. Qu'il a dormi longtemps, et que ce repos lui a été salutaire ! La faim le tenaille. Il se lève, boit et mange, se remémorant petit à petit les événements de la veille.

Le reste de la journée, accoudé à la fenêtre, il consulte son plan de délivrance. Il ne fuira que la nuit prochaine. Et pour cause. Comment tromperait-il la confiance d'Iouantchou qui, en définitive, n'a pas voulu l'enfermer, hier. Bon Iouantchou, comme Charlot lui est attaché, et qu'il saura plus tard le récompenser.

Un jour, il sera grand, fort, et qui sait, riche et puissant.

Charlot se rassure peu à peu, sur les conséquences de sa fuite. Il compte sur les menso-ges ingénieux du capitaine huron. Tout fier des huit pièces d'or que Charlot déposera bien en évidence sur son lit, entourées de la blouse bleue, il tirera bien tout le monde de cet impasse. A Iouantchou, Charlot laissera aussi une pièce d'or avec son collier de porcelaine. Sur un papier, il lui dira en langue sauvage, oh ! avec sa grosse et vilaine écriture, le cher petit n'est pas un scribe, tout simplement ceci : "Charlot t'aime, Iouantchou".

Le soir, vers huit heures, les sauvages sont de retour. Ils entrent dans la chambre de Charlot. Le capitaine huron a l'humeur sombre, et repousse Charlot qui s'offre gentiment à le débarasser de son manteau. Iouantchou sourit à l'enfant. Il le complimente sur sa mine qu'il trouve toute autre qu'au départ. "Qu'a donc fait le petit pour se guérir ? Depuis des mois, il n'a pas eu un visage aussi vivant, aussi heureux !" Le capitaine huron, à ces paroles, se retourne vivement et fixe Charlot de son oeil soupçonneux. Il l'appelle. Un petit interrogatoire suit. "A-t-il vu quelqu'un ici durant leur absence ? Ne lui a-t-on rien donné ? Qu'il vide ses poches devant lui." Charlot obéit, tandis qu'Iouantchou s'éloigne en haussant les épaules. Au moment où Charlot, craintif et angoissé, déploie sa ceinture que gonflent tout de même un peu les pièces d'or, un vase en porcelaine, appartenant au capitaine huron, tombe sous le geste maladroit d'un jeune sauvage. Il se brise en mille fragments. La colère du huron éclate, terrible. D'un coup de pied, il envoie Charlot rouler dans un coin et se précipite en rugissant sur le sauvage malchanceux. Avec peine, on lui arrache sa vic-

time qui hurle de douleur. Sa joue droite porte une balafre qui saigne abondamment. Le tomahawk, toujours prêt du capitaine huron, a fait son oeuvre.

Deux heures plus tard, tous sont au lit. Comme Charlot se sent calme, plein de sang-froid et de courage ! L'heure de sa fuite, pourtant, va sonner bientôt. Onze heures ! Tout devient silencieux dans l'auberge. Minuit ! C'est le moment, se dit Charlot, et, doucement il repousse ses couvertures ! Il apparaît tout vêtu. Cela sauvera du temps, et la veille au soir, comme les deux jeunes sauvages, fort occupés l'un de l'autre, ne le regardaient pas, il s'était vite couché ainsi. Charlot s'approche des deux lits voisins. Quelle respiration régulière et paisible soulève la poitrine des dormeurs ! Il s'éloigne. Il pénètre dans la chambre des trois Sagamos. Charlot doit la traverser pour atteindre le grand corridor de la maison. Le capitaine huron et son compagnon ronflent bruyamment.

A la bonne heure ! Au passage Charlot dépose sur le lit de son maître les pièces d'or enveloppées dans sa blouse bleue. Maintenant la voilà debout, auprès d'Iouantchou. Son coeur bat à se rompre. Dort-il ou ne dort-il pas son constant défenseur ? Quelle étrange immobilité est la sienne ! L'enfant se penche. Soudain, comme si Iouantchou eut senti le chaud regard de l'enfant sur lui, il ouvre les yeux, et se dresse sur son séant. Charlot a tout le juste le temps de se glisser sous le lit. Le sauvage, durant quelques instants, regarde curieusement autour de lui. "Qui va là, dit-il à voix basse" ? N'apercevant personne, ne recevant aucune réponse, il se rejette en arrière et bientôt se rendort. Charlot demeure encore un bon quart d'heure sans remuer ; puis, lentement, se soulève, place près de l'oreiller d'Iouantchou son petit paquet et sort. D'un bond il traverse le corridor et atteint la galerie. Il enlance l'un des piliers, suit sa courbe capricieuse du haut jusqu'en bas, et, plus tôt qu'il ne l'aurait cru, met le pied sur le sol. La rue déserte s'offre à sa vue. De quel côté va-t-il diriger ses pas ? Hé ! Charlot le sait bien et malgré lui sourit de plaisir. Il ira, aussi vite que ses jambes affaiblies le permettront, jusqu'à la maison de la bonne hôtesse, aux brioches dorées. Il frappera au volet de sa fenêtre. N'habite-t-elle pas la chambre du bas, à droite de l'auberge, il se souvient parfaitement de tous ces détails.

Aux premières lueurs de l'aube, Charlot est parvenu au terme de sa course. Ses doigts, doucement, s'accrochent au volet qu'il reconnaît. Il le secoue. L'on vient. Une figure tendre, encadrée de cheveux blancs se penche à la croisée. C'est bien la bonne hôtesse. Le coeur de Charlot soudain, est inondé de paix. Sauvé ! il est sauvé ! Celle-ci aperçoit vite l'enfant et pousse un cri qu'elle étouffe aussitôt. Elle tend les deux mains, et, avec son aide, Charlot saute à l'intérieur de la chambre.

L'espace d'une seconde, tous les deux se considèrent gravement. Puis, Charlot est aux pieds de la vieille dame, haletant, pleurant, et de temps à autre, s'exclamant d'une voix entrecoupée : "Oh ! Madame, merci, merci !" La bonne hôtesse ne bouge pas. Elle le regarde, stupéfaite. Quoi ! le petit sauvage parle le français, et un français très pur. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qui serait-il donc ?

(A suivre)

Marie-Claire DAVELUY.



1. Florette ayant vu un petit garçon blesser un merle avec une pierre, lui reprocha son acte et adopta l'oiseau, afin de le guérir.



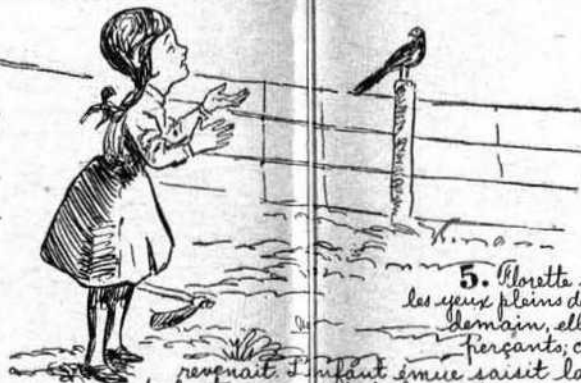
2. Birmin avait une cage rouillée, qu'il remit à neuf et donna à la petite garde-malade de l'oiseau Florette, enveloppa le merle avec un linge afin d'immobiliser l'aile brisée.



3. Puis elle piocha le jardin, déterrante des vers pour le merle, qu'elle laissait sortir de sa cage, vu qu'il ne pouvait s'envoler; et il se lançait, aussitôt qu'une nouvelle motte de terre était retournée.



4. Puis, lorsque l'oiseau fut guéri, il ne chercha pas d'abord à s'enfuir, car il s'était apprivoisé. Ce n'est que lorsque d'autres merles vinrent, comme tous les jours, qu'il partit avec eux.



5. Florette le regarda voler, les yeux pleins de larmes... Le lendemain, elle entendit des cris perçants; c'était l'oiseau qui revenait. L'enfant émue saisit la pioche et releva de la terre; aussitôt le merle s'approcha et, comme au temps de sa captivité, accepta ce que Florette lui offrait.



7. Il comprit la crainte qui retenait le visiteur ailé loin de Florette. Tous deux entrèrent se cacher et Birmin tira un coup de fusil par la fenêtre aussitôt que l'oiseau de proie descendit.



8. Quelques instants après, les merles se montrèrent en chantant et vinrent chercher leur pâture matinale.



6. Un matin, le merle ne revint pas; Birmin qui espérait de consoler l'enfant, cherchait avec elle; il aperçut un éphémère qui planait au-dessus de l'enclos où Florette gardait un lapin blanc.



9. "Mon bon petit oiseau," dit Florette, "tu n'es pas un ingrat; ton absence nous a fait remarquer l'éphémère; ainsi tu me récompenses à ta manière..." Un brin fait m'est jamais perdu lui dit le bon curé, qui entraînait dans le jardin.

J.M. GARCIA



## Courrier de la Fauvette

Ne vous est-il pas arrivé, chers oisillons, d'entendre cette sentence, que je trouve un peu paradoxal : "Ennuyant comme un jour de pluie" ? Un jour de pluie, — des jours de pluie consécutifs, j'admets que cela devienne monotone, — après des semaines de clair soleil, de température brûlante, de sécheresse intense, mais c'est un bonheur, un rayon de bienfaisante espérance pour les pauvres plantes qu'une chaleur accablante desséchait, qui lentement, se sentaient mourir sans qu'une goutte de rosée vint ranimer leur pauvre petite âme triste et délaissée. Un jour de pluie perdu au milieu des feux de l'été, c'est le repos de la végétation lasse de lutter contre la poussière qui la souille, la lumière trop vive qui la consume, et la soif ardente qui devore les malheureuses tiges penchées vers le sol en un geste d'agonie.

L'orage vient de s'apaiser ; là-bas le soleil apparaît. Jetez un regard vers le parterre ou le potager voisin, voyez, non loin, les grands érables, et dites-moi s'ils ne semblent pas avoir pris une nouvelle vie ? Les mousses et les gazons, les roses et les lis montrent un visage riant et épanoui ; les feuilles des arbres ont repris leur teinte de pure émeraude ; il n'est pas jusqu'aux frais légumes qui n'aient un air réjoui : c'est le rajeunissement, le réveil de la nature. Et l'on viendra nous répéter : "ennuyeux comme un jour de pluie" ?... Oui, me diront, rien moins que convaincus, mes cousins oisillons : voilà pour la végétation, mais pour nous, qui avons l'intelligence, qui aimons à dépenser notre activité, que la pluie oblige de se confiner entre quatre murs, n'est-ce pas fort monotone ? Nous avons une promenade à faire, nous projetons une partie de pêche, une excursion dans la montagne, un pique-nique sous bois : tout était prêt... et voilà que l'orage anéantit nos beaux rêves ?... Rêves un peu égoïstes mes amis, me permettrais-je d'ajouter ; rêves, d'ailleurs, qu'il vous est bien permis de rêver, rêves dont vous goûterez mieux après l'épreuve, la réalisation, demain. Le spectacle de la nature en beauté ne vous fait-il pas accepter d'un cœur plus résigné, joyeux même, l'effronnement de vos projets ? Il en est tant de projets plus grands à la destruction desquels il vous faudra, dans l'avenir, assister stoïques et courageux !... Mais un jour de pluie est aussi un bienfait à la vie familiale ; il réunit au foyer pour un temps plus long tous les membres de la famille ; il permet les causeries intimes, les réflexions amicales, les lectures favorites ; il nous fait revivre les jours d'antan ; la pluie ne favorise-t-elle pas l'évocation du passé ? N'est-elle pas aussi la conseillère qui nous invite gentiment à rendre

visite aux amis que l'existence enfiévrée des jours précédents nous avait involontairement fait négliger !...

Le bruit lent et cadencé de la pluie qui frappe les vitres de nos fenêtres inspire notre plume : agile, elle court sur les feuilles blanches, elle se fait l'interprète de notre âme, laissant deviner aux chers absents qu'on garde la mémoire du cœur, que leur souvenir demeure ; sans la pluie, qui, tout d'abord, nous a fait maugréer, tel parent éloigné, tel ami cher eussent en vain demain interrogé le facteur. Indirectement les nuages gris seront devenus messagers de joie ?... Autant de bienfaits de cette pluie que, bien souvent, nous traitons d'importune.

C'est par un dernier "jour de pluie" que Cousine Fauvette a relu vos gentils billets, oisillons chéris, c'est alors aussi qu'elle y a donné les réponses que vous lirez aujourd'hui ; et c'est à ceux d'entre vous qui m'écrivaient, un jour de pluie : "Pourquoi donc, Cousine, le soleil ne luit-il pas toujours durant les vacances ? C'est si ennuyant, quand il pleut,..." etc., que j'ai voulu répondre plus longuement dans cette causerie... Ils n'ont pas attendu ce billet pour reconnaître que tous les jours du bon Dieu, même ceux qui apportent l'épreuve ou la grisaille, ont leur bon côté, leur utilité première ? Je leur souhaite et vous souhaite à tous, gentils cousins, de savoir toujours découvrir, au sein des plus noirs nuages même, une rapide éclaircie, un pur rayon de ce clair soleil qu'est la joie et la paix de l'âme.

Cousine FAUVETTE.

### CORRESPONDANCES

*Violette.* — Bonjour à la chère petite fleur du pays de Cogan.

\* \* \*

*Montréaliste.* — Merci pour les paroles encourageantes et cordialement "Au revoir".

\* \* \*

*Blondinette F.* — Soyez la bien accueillie "chez nous" petite hirondelle lointaine. Cousine connaît un peu votre beau pays aux horizons d'azur et d'émeraude. Bonjour.

\* \* \*

*Petite Soeur.* — N'est-ce pas que l'on "vous connaît bien un peu sans vous avoir vue, petite espiègle ?" dirigez encore et souvent votre vol vers le grand nid de "l'Oiseau Bleu" qui vous garde un coin bien chaud, cher oiseau de là-bas.

*Petite chaleuriennne.* — Gardez longtemps vos ailes légères, mais ne désertez pas complètement le nid hospitalier où l'on vous aime bien.

\* \* \*

*Yvonne B.* — Reçu et lu avec intérêt votre envoi : vous pouvez en faire d'autres d'ici le 15 du courant, si vous le désirez. Vous aurez ainsi deus chances au lieu d'une.

\* \* \*

*Emilia L.* — Les pensées en prose seront reçues de préférence. A l'oeuvre, gentille travailleuse.

\* \* \*

*Colombe d'Azur.* — Les détails que vous me donnez m'intéressent. Je vous félicitent de tout coeur pour les succès obtenus hors des derniers examens et vous en souhайте aussi dans notre concours de pensées auquel vous prendrez part je l'espère. A bientôt, cousine Colombe.

\* \* \*

*Arsène L.* — Un bonjour de Cousine, en attendant le résultat que je souhайте heureux pour vous.

## LE CONCOURS

Plusieurs sont venus m'apporter le résultat de leurs lectures de vacances, dans des "pensées choisies sur l'éducation de la jeunesse". D'autres les suivront bientôt, je l'espère; car après le 15 août, il sera trop tard pour prendre part au concours... et les prix que l'on y distribuera valent qu'on se hâte. En avant! chers "oisillons"!

C. F.

## FIDELITE

Et depuis vingt ans, il vivait au vieux fort, unissant dans une même piété les ruines de son coeur toujours chagrin aux ruines d'un passé glorieux.

Il les aimait d'un amour farouche, elle, la blonde aux yeux verts, toujours mobiles comme son coeur, comme son esprit sans cesse à la recherche de coquetteries nouvelles; lui, le vieux fort solide malgré ses trois cent ans, — tels ces vieillards que l'âge brise à peine, — avec ses prunelles noircies par les intempéries, rousses de rouille, rouges, comme teintes du sang des héros qu'il a jadis abrités, lui, le vieux fort dont les longues cicatrices marquent ses murs des raies blanches, du mortier appliqué comme une charpie bienfaisante sur des lézardes à peine dessinées, tant le regard les enveloppait de sollicitude.

Il les aimait nonagénaire, — elle, avec son coeur de vingt ans, — lui? avec son âme de patriote ardent jusqu'au délire. Il les aimait follement. Et quand vint l'âge où l'esprit fatigué retourne à ses langes, il en fit le talisman qu'il baisa jusqu'au dernier soupir.

Selon son ultime désir, le même linceul les enserra tous les trois : elle, figée sur une photographie dans l'ampleur de son immense crinoline; le vieux fort, sur une carte postale aux riantes couleurs d'un printemps qui ne passera pas, et le cher vieux héros, sous ses habits de deuil.

Aux grandes âmes, les grandes vertus.

AMELINE.

Au fort Saint-Louis, Chambly, juillet 1922.

## NOS VIEILLES CHANSONS

Les ancêtres causant, le soir, à la campagne, Parlaient du vieux pays dont ils se souvenaient, Décrivant le village, un coin de la montagne Et les gens de là-bas qui trop souvent peinaient.

Le pauvre paysan faisait vivre la France, Mais ne récoltait guère à son compte et profit. Les temps étaient mauvais, fréquents la [souffrance Et l'avenir douteux, tout labeur que l'on fit.

Alors, au Canada comparant toute chose, Ils se trouvaient heureux de se voir exilés. Et pour chasser l'ennui qui toujours rend morose, Ils chantaient des refrains parfois très éveillés.

Nous les savons par coeur, ces chansons [légendaires Qui durent plus longtemps qu'un autre souvenir, Car de simples couplets quatre fois centenaires, C'est d'un passé lointain tout ce qu'on peut cueillir.

Nous sommes détachés de cette vie ancienne Que les premiers colons méditaient si souvent. Ce n'est plus rien pour nous, rien dont on se [souviennne Sinon un terme vague emporté par le vent.

Mais les airs d'autrefois, les paroles folâtres, Les vieux tours de l'esprit, ces marques du [Français, La gaieté, les amours, les chants naïfs des pères Sont restés parmi nous toujours vivants et frais.

Ce que j'aime avant tout, c'est un peuple qui [chante Non celui qui rumine et semble regretter. Point de mélancolie ou de note touchante! Et, de fait, notre histoire est facile à porter.

Benjamin SULTE

## LES MERES

La raison, les livres, les écoles, les pères nous donnent les idées; les sentiments, se sont les mères qui nous les donnent.

Un être peut adoucir nos douleurs, c'est notre mère. Dieu nous l'a donné pour que ses purs baisers mettent un peu de miel dans l'amertume de notre vie. Dieu l'a envoyée près de notre berceau pour que, devant nos yeux qui s'ouvrent, les ailes de son amour dissimulent l'horizon obscur où il nous faudra tendre, en luttant, vers la mort. Dieu a voulu que ses mains joignent nos mains aux premières prières, et que son sourire soit à nos espérances comme une aurore de l'infini.

Elle est la vertu, la charité, la partie tendre du coeur, la note mélancolique de l'âme, l'immortel fond d'innocence qui subsiste dans les replis même du naturel le plus mauvais. Quand vous sentez en vous un bon mouvement, le désir de sécher une larme, de secourir une infortune, de partager votre pain avec un malheureux, de vous précipiter à la mort pour sauver votre prochain, retournez-vous et vous trouverez à votre côté, comme l'ange gardien qui vous inspire la pensée du bien, l'ombre chérie de votre mère.

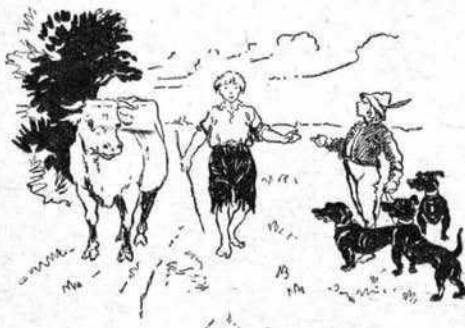
Emilio CASTELAR

# LE CONTE MERVEILLEUX

## LES TROIS CHIENS

Il y avait une fois une pauvre veuve qui habitait, avec ses nombreux enfants, à l'orée d'une forêt. Depuis deux ans que son mari s'était fait tuer par la chute d'un chêne, elle vivait péniblement du produit de son maigre jardin et du lait de *Blanchette*, son unique vache. Celle-ci, soit par vieillesse, soit par défaut de nourriture, donnait si peu de lait que la veuve ne pouvait plus la traire que deux fois par semaine.

Un matin, elle dit à Jean : "Va au bois chercher *Blanchette* ; voilà déjà trois jours qu'elle



n'a rien donné ; une tasse de lait me ferait du bien." Le joyeux garçon partit en sifflotant, à la recherche de *Blanchette*. Au retour il fit la rencontre d'un petit nain habillé de velours rouge brodé d'or, qui tenait à la main une chaînette d'argent, à laquelle étaient attachés trois petits chiens noirs.

"Veux-tu changer ta vache pour mes chiens ?" demanda-t-il à Jean. Que non, répondit le garçon ; maman serait trop en colère ! *Blanchette* ne vaut pas grand-chose, j'en conviens, mais le peu qu'elle donne nous est fort utile, tandis que vos chiens coûteront beaucoup à nourrir ; et nous sommes plus pauvres que les pierres. — "C'est que tu ne connais pas mes chiens, reprit le nain rouge. *Fort, Raide, Faible*, dit-il, allez chercher le plus beau gâteau qu'il y a sur la table du roi." Aussitôt, les chiens partirent comme un trait et repaurent bientôt ; ils tenaient dans leur gueule un magnifique gâteau à cinq étages, couvert d'une glace de sucre. Oh ! s'exclama Jean, je vais prendre vos chiens tout de suite, si vous le voulez. Lorsqu'il se retourna, il vit le nain qui, d'un coup d'épée, tranchait la tête de *Blanchette*.

Retré chez lui, sa mère voulut savoir où était sa vache. "Je l'ai échangée, répondit-il, pour ces trois chiens." — "Malheureux, fit-elle, tu dois savoir que c'est notre seul bien." — "Laissez-moi faire, maman, reprit Jean, vous allez voir que j'ai fait là un bon marché. Qu'on dresse la table."

Pendant que sa jeune soeur Pierrette, incrédule, disposait le couvert, Jean caressa ses chiens et leur dit : "*Fort, Raide et Faible* allez me chercher le meilleur rôti qu'il y a sur la table du roi". Les petites bêtes disparurent pour revenir presque aussitôt avec un chapon farci de

truffes et tout imprégné de sauce. La mère de Jean pleurait de joie, en voyant ce que les trois chiens venaient de faire en si peu de temps.

Lorsque ses gens furent rassasiés, Jean, avide de voyages et d'aventures, songea à s'en aller. Mais avant de partir il fit bâtir un grand bâtiment qu'il remplit jusqu'au faite des meilleures provisions de bouche ; et, ayant remis à sa mère une bourse pleine d'or, il prit avec ses trois chiens la direction de la forêt. La nuit venue, il entra dans une hutte abandonnée. Il plaça *Fort* à son côté, *Faible* à sa tête, et *Raide* à ses pieds, puis il s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Soudain, un coup de patte de *Faible* lui fit dresser la tête ; malgré ses commandements, *Raide* se mit à lui tirer les pieds, et *Fort* jappa si bien que Jean finit par s'éveiller. Devant lui, un géant haut de 10 pieds, en proie à une colère extrême, levait un bras pour l'abattre sur Jean. "Je suis le géant de cette forêt, dit-il. De quel droit viens-tu te loger ici ?" En même temps il fit le geste d'exterminer le jeune homme, qui eut juste le temps de dire : "*Fort, Raide, Faible*, défendez-moi." Aussitôt, les braves petites bêtes sautèrent sur le géant, qu'ils déchirèrent de leurs griffes et de leurs crocs. Débarrassé de ce dangereux personnage, Jean passa des heures délicieuses, se nourrissant des mets les plus recherchés, fournis par différents châteaux avoisinants, que ses chiens visitaient à tour de rôle.

Un jour il résolut de visiter les grandes villes du royaume. Toujours accompagné de ses chiens, il arriva dans la capitale, où il fut surpris de trouver les gens en larmes et les maisons toutes pavoisées de noir. "Qu'y a-t-il donc, s'informa Jean au premier passant." "C'est que la jolie princesse *Zaïda*, doit être dévorée par le Dragon", lui fut-il répondu. Si



la princesse n'est pas sacrifiée au monstre, c'est la ville entière qui en éprouvera la colère". — "Où est cette princesse ?" fit-il. — "Là-bas, à occupée qu'elle était à se préparer à son trépas. Forée d'une caverne." Jean marcha dans cette direction et fut ébloui par la beauté de la princesse. Elle ne vit pas arriver le jeune homme, "Princesse *Zaïda*, fit Jean, pourquoi pleurez-vous ? L'apercevant, elle lui dit : "Qui donc êtes-vous, qui ne connaissez pas le destin qui me livre sans défense à la rage d'un monstre affreux ?

"Peu importe mon nom ; je puis vous sauver de la mort." — "Bien d'autres avant vous, jeune téméraire, ont voulu le faire, et tous ont péri sous les dents du dragon. Il faudrait abattre les sept têtes du monstre ; il se ranime avec une promptitude effrayante." — "Ayez confiance, reprit Jean. Voici ma bague ; donnez-moi la vôtre, et si je vous sauve, je reviendrai dans un an demander votre main au roi, votre père, comme il l'a promis à celui qui vous sauverait". Pour



toute réponse, la princesse lui jeta son anneau et l'écharpe de soie qui recouvrait son manteau.

Le lendemain, debout près de la caverne, Jean attendit avec ses trois chiens le réveil du dragon. Quand celui-ci redressa ses sept têtes hideuses, le sol trembla et Jean éprouva un frisson de dégoût. — "Tiens, fit la bête, encore un drôle, ce matin. J'en ai déjà mangé trois ! Je n'ai jamais été à si bonne chère. — "Viens donc, fit Jean nargueur ! Affolée, la bête se rua sur lui en poussant des rugissements. "Fort, Ruide, Faible ! cria Jean, défendez-nous". Aussitôt, les braves petites bêtes harcelèrent le dragon de morsures si douloureuses, si profondes, qu'il fit trembler la terre de ses bonds et de ses sifflements. Quand il s'affaissa, Jean prit son sabre, abattit les sept têtes sans oublier de trancher les sept langues, qu'il enveloppa dans l'écharpe de soie que la princesse lui avait jetée. Après avoir baisé avec respect la main de Zaïda, il partit pour la forêt, avec ses valeureuses bêtes.

A peine eut-il disparu, qu'un charbonnier s'approcha de la princesse et lui tint ce langage : "Si tu ne dis pas au roi, ton père, que je t'ai sauvée avec mon pic et ma pelle, je te tue sur le champ." Terrifiée, la princesse le lui promit, et le charbonnier, ramassant les sept têtes du dragon, reconduisit la princesse jusqu'au palais.

Le roi, qui s'était enfermé dans ses appartements afin de ne pas entendre les sifflements du monstre dévorant Zaïda, s'était effondré sur un divan. A la vue de son enfant, il versa d'abondantes larmes, et, croyant que le charbonnier l'avait sauvée, il lui jura sur-le-champ qu'il aurait la main de Zaïda. Sous le regard plein de menace de l'imposteur, la princesse n'osa rien dire et s'en alla dans ses appartements, en proie au plus noir chagrin.

Jean s'en fut faire la chasse dans la forêt, tout en s'intéressant de loin à ce qui se passait à la cour, où vivait Zaïda. Apprenant ce qu'il prit pour une trahison de la princesse, Jean résolut d'en connaître le motif. La princesse a dû céder devant des menaces et elle ne sait comment se défendre, se dit-il. Il ne faut ruiner les plans du charbonnier.

Le lendemain, caressant ses bonnes petites bêtes, il leur dit : "Allez chez le roi, à l'heure du repas, et enlevez sous ses yeux le meilleur morceau de sa table." Aussitôt dit, aussitôt fait. Le roi vit soudain apparaître trois petites boules noires, qui s'emparèrent d'un gros gigot et disparurent avec la rapidité de l'éclair, après avoir répandu le contenu d'un plat de sauce sur le charbonnier. Fort étonné, le roi se leva, suivi de ses courtisans, pour mieux voir ce qui venait d'arriver. Mais il n'aperçurent qu'une ombre qui entrait dans le bois voisin. Le lendemain, au repas du midi, le roi s'appretait à servir, tout en parlant de l'incident de la veille, quand on vit arriver et repartir avec la même rapidité les merveilleuses petites bêtes chargées encore du meilleur plat de la table royale. Intrigué au plus haut point, le roi fit atteler son superbe carrosse et, suivi de ses courtisans, il prit à son tour le chemin de la forêt. Il arriva après quelques heures de marche à la hutte où Jean, roi de cette forêt, s'était retiré. Quand celui-ci vit briller au milieu des feuillages l'or des armures et des harnais, il se vêtit d'une ample tunique d'étoffe soyeuse, rehaussée de splendides bijoux, que ses chiens étaient allés quérir chez un prince d'Orient. Dans ce somptueux costume, Jean avait une mine superbe et dépeçait en beauté tout les princes, barons et seigneurs des alentours. A sa vue, le roi fut ravi, et c'est d'un ton respectueux, qu'il lui demanda s'il était le propriétaire de certains petits chiens noirs dont il avait la visite depuis quelques jours, à son palais. Jean sourit dans sa moustache, et répondit affirmativement. Alors le roi le pria de monter dans son carrosse, ne doutant pas qu'il fût très puissant et d'une noblesse pour le moins égale à la sienne. Jean consentit, pourvu qu'il amenât ses chiens ; et ils arrivèrent au château, où les noces prochaines de la princesse et du charbonnier mettaient une exubérance extrême.



"Ma fille, qui a été sauvée d'une mort affreuse par une jeune homme pauvre, doit l'épouser bientôt, dit le roi, comme je l'ai promis. Vous ne refuserez pas d'assister à ces fêtes, n'est-ce pas ? Détournant la question, Jean s'enquit si la princesse était la fille de son hôte et si ce mariage lui souriait. "A vrai dire, fit le roi avec tristesse, elle désespère, bien qu'elle n'ose murmurer. Elle a cependant exigé que tous les devins du royaume se réunissent ce soir, pour examiner les têtes du dragon et voir si elles sont bien complètes".

Jean, qui portait à la taille l'écharpe de soie donnée par la princesse, et dans laquelle il gardait soigneusement les sept langues, fut transporté d'aise. "Zaïda espère sans doute que ma

bonne toile va me guider jusqu'à elle..."

Le soir, assis dans l'ombre, il vit Zaïda, amaigrie et triste, entourée de vieux médecins portant la toge et le bérêt, et de devins aux gestes pleins de mystères. Près d'elle, l'affreux charbonnier trônait avec arrogance; mais Jean devinait seul l'anxiété qui la consumait.

Les sept têtes furent examinées à tour de rôle et déclarées complètes. Affolée, la princesse Zaïda dit à ses conseillers: Regardez bien, est-ce que l'affreux dragon n'avait pas sept langues? Les médecins s'exclamèrent, les bras au ciel: On n'y avait pas songé! Mais Jean, les devançant tous, déplia l'écharpe et laissa tomber les sept langues à leurs pieds.

Le roi, surpris mais enchanté d'un pareil dénouement, se fit raconter l'histoire par le maître des trois chiens merveilleux. L'imposteur, qui n'avait cessé de menacer la pauvre princesse, afin qu'elle gardât le silence, fut immédiatement banni du royaume. Et pendant que les clochers de la ville carillonnaient leurs plus alertes ding dong, l'odieux charbonnier subissait la punition de son imposture.

MIETTE.

## GRAPHOLOGIE

*Blondinette fraservillienne.* — Une âme fière et délicate, un cœur enthousiaste, mais un peu incertain, avec beaucoup de franchise dans le caractère et une générosité allant jusqu'à l'héroïsme des plus beaux dévouements; telle est ma petite amie, un brin volontaire et aimant trop faire à sa guise cependant. Nature d'artiste.

*Violette.* — Grand cœur, âme délicate et sensible, caractère pondéré, mais très ordonné. Volonté droite, avec un peu d'irascibilité. Affectueuse et, bien que peu démonstrative, douée de grandes puissances d'énergie et de dévouement: Elle aime beaucoup la peinture et les travaux à l'aiguille.

*Petite chaleurienne.* — Cœur ardent, nature aventureuse, se passionnant pour la lecture de héros imaginaires: il ne faut pas viser à imiter vos héroïnes, ma petite, mais rester toujours vous-même. Attention donc à cette tendance à l'affectation. Gare aussi à l'ambition. Soyez plus confiante envers ceux qui vous aiment: vos parents, vos maîtresses, etc... la discrétion est une vertu... mais le mutisme est un défaut à éviter. Beaucoup de sérieux et une imagination vive.

*Montréaliste.* — Egalité d'humeur, franchise, volonté forte et tenace, tempérée par un cœur affectueux et généreux imagination vive. C'est une âme d'idéaliste et d'artiste qui ne descend qu'au prix de sacrifices vers la terre. Caractère concentré et timide, ami de la solitude et de la lecture.

SOEUR JEANNE.

**NOTE.** — Soeur Jeanne analysera tout manuscrit comprenant dix lignes d'écriture, dans *l'Oiseau Bleu*, pourvu que ce manuscrit soit accompagné de dix sous. Si mes aimables correspondants désirent recevoir leur graphologie par la malle ils voudront bien envoyer à Soeur Jeanne, vingt-cinq sous.

## PORTE-PHOTOGRAPHIES POUR CHAMBRE DE JEUNES FILLES



La broderie de ce porte-photographies est faite au passé, au point de tige et au point de cordonnet. Les grappes de sureau sont faites au plumetis légèrement bourré.

## Résultat du Concours de juillet

Les réponses exactes au concours devaient être:

- 1e Question. — Martin-pêcheur.
- 2e Question. — Journée, Journal.
- 3e Question. — Aide-toi le ciel t'aidera.

Nous avons reçu exactement quarante huit réponses à notre concours dont quarante cinq absolument exactes. C'est un beau résultat pour un début, mais nous attendons mieux encore. Parlez de notre journal et de son concours mensuel à vos petits amis — insistez pour qu'eux aussi deviennent des concurrents acharnés et persévérants.

### RESULTAT :

-Voici la liste de tous ceux et celles qui nous ont envoyé leurs réponses exactes :

H. S. Bisailon, Montréal — Reine Dufresne, Lorette, Manitoba — Alice Naud, Deschambault — Ombeline Paquet, Rivière du Loup (en bas) — Annette Dumouchel, St-Boniface — Roland Payette, Montréal — Marie Christine Lapointe, Willow-Bunch, Sask. — Marie-Ange Binette, Lachine — Maurice Bergeron, Montréal — Simone Tousseint, St-Boniface — G. Gariépy, Montréal — Médéric Pothier, Trois-Rivières — Marie Soucy, Ste-Thécle — Armand Gariépy, Morinville — Marie Thiffeault, St. Adelphe — Marie Thérèse Levéque, St-Boniface — Rachel Savard, St-Alban — Gérard Gosselin, Montréal — Alice Magnan, Québec — Marguerite Gauthier, Montréal — Annette Per-

ras, Montréal — Alexina Rochette, St-Augustin — Alexandrine Carrier, St-David — Lse Lydia Groleau, St-Casimir — Jacques Laurence, Valois — Guy Rodier, Charlemagne — Nativité Doré, St-Casimir — Marie Louise Jetté, Montréal — Angéline Duffault, Montréal — Lucienne Laforge, Montréal — Marie Jeanne Labrée, St-Pascal — Esther Crochetière, Manseau — Alice DeVeaux, Maisonneuve — Thérèse Lajoie, Chicoutimi — Germaine St-Pierre, Chicoutimi — Yvonne Beauchamp, Montréal — Antonin Lalonde, Bourget — Bertha Brunelle, Montréal — Marie Eugénie Asselin, Hébertville — Robert Siroux, Trois-Rivières — Antoinette Gingras, Waterloo — Madeleine de Verchères, Montréal — Pierrette V. Faille, Montréal — Antoine Achard, N.-D. de Grâce.

Le sort a désigné d'entre tous ces concurrents pour le 1er prix qui consiste en un joli cadeau :

le no 30, Mlle Marie-Thérèse Levêque,  
75, rue Masson, St-Boniface, Man.

Pour le 2e prix :

le no 12, Mlle Alice DeVeaux,  
267, Letourneux, Maisonneuve, P. Q.

Pour le 3e prix :

le no 1, M. Antoine Achard,  
688, Colbrook ave., N. de Grâce, Montréal.

*Félicitations à tous, et bonne continuation.*

## GRAND CONCOURS MENSUEL de L'OISEAU BLEU

1. Tous les lecteurs de *L'Oiseau bleu*, qu'ils résident à la ville ou à la campagne, qu'ils soient abonnés ou acheteurs au numéro, ont le droit de participer au concours. Il faut cependant découper le coupon qui se trouve au bas de la page 15 et qui est libellé ainsi :

### Concours mensuels de L'OISEAU BLEU

août 1922.

2. Coller ou épinglez ce coupon sur une feuille de papier à lettre.
3. Ecrire lisiblement sur cette feuille vos réponses.
4. Egalement votre nom et votre adresse exacte et complète.
5. Mettre votre feuille ainsi remplie dans une enveloppe que vous adresserez ainsi :

### CONCOURS

### L'OISEAU BLEU

296, rue Saint-Laurent

MONTREAL

6. Affranchir votre lettre et la mettre à la poste de façon que votre réponse nous arrive au plus tard le 25 août. Passé cette date les enveloppes ne seront pas ouvertes.

Imprimerie Maisonneuve, 478, avenue Lasalle.  
Téléphone : Lasalle 2354 — — Montréal.



No 2

## Ouverture des Classes

*Notre rayon de livres classiques et de matériel scolaire est reconnu comme étant le plus complet de la province et comprend tous les ouvrages ou articles en usage dans les maisons d'éducation française.*

Cartes géographiques, Globes terrestres. Tableaux muraux d'histoire, de sciences. Musées, Tableaux noirs, Baguettes, Broses, Craie. Cahiers d'écriture, d'exercices, de dessin. Articles et papier à dessin, Peinture à l'eau. Ardoises, Eponges, Cloches à main, Signaux. Aiguiseurs, Coffrets, Règles, Canifs, Visières. Sacs d'école, Valises pour écoliers, Courroies. Crayons, plumes et encres de toutes sortes. Livres spéciaux pour Commissions Scolaires.

## Catalogues

suivants envoyés sur demande :

*Classiques canadiens.  
Classiques français.  
Fournitures de classe.  
Pièces de théâtre.*

### GRANGER FRÈRES

Libraires, Papeters, Imprimeurs

43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

## GRAND CONCOURS MENSUEL

### 1re Question.

Que vous rappellent les dates suivantes : 1711 — 1755 — 1766. (un mot ou deux de réponse pour chacune s.v.p.)

### 2e Question.

A l'aide de ces dix-huit lettres, formez les noms de deux chefs d'armée, l'un canadien, l'autre américain qui se livrèrent un dur combat en 1813.

i, y, w, r, i, k, l, l, a, s, n, s, a, b, o, e, n, r

### 3e Question.

1. Qui a prononcé ces paroles.—2. Dans quelle année.—3. A qui s'adressait spécialement ce conseil.—4. Peut-il s'appliquer encore actuellement ? (Réponses très brèves s.v.p.)  
"Canadiens-Français, si nous voulons assurer notre existence nationale, il faut nous éramponner à la terre."

Les réponses et le résultat de ce concours seront publiés dans le numéro du mois de septembre. Ne manquez pas de le retenir chez notre dépositaire.

Les noms de ceux qui auront répondu exactement seront publiés. Toutes les réponses exactes seront tirées au sort qui désignera celui ou celle qui gagnera le prix.

A DECOUPER :

## Concours Mensuels de L'OISEAU BLEU

août 1922.

## La Société des Artisans Canadiens Français

20, rue St-Denis, MONTREAL

La plus forte société mutuelle  
française d'Amérique

65,000 MEMBRES

\$6,500,000.00 fonds accumulés.

Elle donne tous les genres de protection sur la vie.

Elle assure les hommes, les femmes et les enfants de ses membres.

Elle fait affaire tant au Canada qu'aux Etats-Unis.



La Société des Artisans est l'organisme national tout indiqué pour remplir ce rôle nécessaire, de produire l'économie et le bien-être dans les familles et surtout de protéger les petits contre les dangers toujours grandissants de l'imprévoyance et de la misère.

Elle veille sur les grands et encore avec plus de sollicitude sur les petits et leur indique le chemin ensoleillé de la prospérité.